

Les confédérés

Autor(en): **Naef, Henri**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **53 (1915)**

Heft 30

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-211414>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Place St-Laurent, 24 a.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 24 juillet 1915 : Les confédérés (Henri Neuf). — La navigation sur le lac de Genève. — Le dou magnin (A. R.). — Pour la jeunesse. — Le « pétabosson » (Grattesillon). — Elle penche. — Les ânes d'Ouchy (Benjamin Dumur) (A suivre).

LES CONFÉDÉRÉS

DANS la perplexité pénible où nous sommes, presque tous, en ce moment, quant au caractère précis du lien national : alors que nous constatons, non sans un vif chagrin, combien peu concordent les sentiments des diverses fractions ethniques qui composent la Suisse, et combien aussi varient leurs façons, on éprouve un plaisir sincère, un réel soulagement à rencontrer encore, par ci par là, quelque témoignage, tant modeste soit-il, de cet esprit suisse, dont nous étions jadis justement fiers et qui est aujourd'hui si voilé. Car les jours se suivent, sans nous rendre, hélas ! l'impression évidente, indiscutable et désirée de cette harmonie et de cette solidarité si nécessaires à des hommes marchant sous le même drapeau.

Sous son air bonhomme, le petit croquis militaire que voici, reproduit de la *Feuille d'avis de Ste-Croix* — nous ne savons si elle en eut la primeur — nous paraît heureusement imprégné de l'air du pays. Il nous fait, un instant, oublier nos perplexités. (Réd.)

Donc nous devons, le matin même, défilé devant le général. Deux régiments avec leur train d'équipage, deux batteries de montagne, une compagnie de mitrailleurs, une compagnie sanitaire, des sapeurs, des pionniers-signaleurs se massaient sur la route qui mène de Kœniz à Berne. Il était sept heures. L'encolonnement se faisait avec ordre, mais lentement. Des officiers dépassaient la batterie. Des voitures de convoi roulaient leur carcasse. Et l'on croyait n'en voir jamais la fin.

La batterie s'est arrêtée le long d'une haie, laissant la chaussée libre. Alors les conducteurs ont sorti leurs couteaux pour gratter la boue gelée qui adhère aux cacolets. Et pour lustrer les sacoches de cuirs, ils frottent avec la paume de leur main, quand même ils ont graissé les bûts hier au soir, à cause de la solennité d'aujourd'hui.

Le colonel dit en passant : « L'inspecteur est à droite », afin que les hommes sachent de quel côté ils devaient tourner la tête pour saluer. Alors ils pouztent seulement le côté droit. L'on attend.

Devant et derrière, des masses bleues épaisses. Le dessus reluit comme de l'eau au soleil ; ce sont les képis. On croit toujours qu'on va s'ébranler. Et le commandant passe : Sac au dos ! Et une minute après : Sac à terre ! Ce n'est pas encore le moment. Pourtant la tête de la brigade arrive déjà au Palais fédéral, et nous ne sommes pas encore entrés à Berne.

En voyant toute cette foule d'hommes, nous nous étonnons de penser que, sur le terrain, ce n'est rien encore, et qu'une bataille suffirait pour la rendre à jamais silencieuse.

Nous passons. Les crampons des mulets et nos chaussures, raides et cloutées, font sur l'as-

phalte des rues un grincement ridicule et lourd. L'allure est très rapide, et il faut jurer les bêtes qui ne veulent pas accélérer le pas. Cela donne beaucoup d'ennuis aux conducteurs. Heureusement qu'il y a la fanfare ; la musique aide pour le pas cadencé.

Le général est entouré du Conseil fédéral et d'une haie de colonels. Il a l'air maussade. Il a mis son képi de travers. Il porte un galon crénelé et sa selle est ornée d'une chabraque brodée d'or. Nous allons très vite. Nous avons passé.

Nous avons passé et Roullier n'a pas vu le général. C'est à cause du monde et de son mullet. Il est bien déçu. Depuis dix jours qu'il se prépare à l'événement ! Voilà : il a raté son voyage.

Dans la chambre, on est bien. Le poêle de pierre est encore chaud. Il est à deux étages et l'on s'assied dessus. Pour ne pas rôtir, on se soulève de temps en temps. Il y a une lampe sur la longue table Louis XIII, aux pieds tournés. Derrière, il y a un canapé et autour il y a des chaises.

Deux femmes préparent à souper. Elles ont mis une nappe, des assiettes, des tasses ; elles ont apporté la cafetière et un plat de *röschli*. Ce sont deux sœurs, l'une veuve, l'autre célibataire. Et la Mädeli qui coud près de la lampe, c'est la fille et la nièce. Dans un angle, près du feu, le domestique se chauffe.

Nous sommes trois caporaux qui mangeons. Après, nous causons.

Ce n'allait pas toujours vite, parce que c'était en *Schweizerdütsch*. Mais on se comprenait parce que les femmes y mettaient du bon vouloir. On riait quand on faisait des fautes. La petite était gentille. On l'a taquinée sur son Schatz qui est au service. Elle se figure qu'il est à la guerre et cela lui fait bien du chagrin. Mais peut-être qu'elle nous dit cela pour qu'on la console. Et la tante nous raconte comment elles ont élevé la petite rien qu'à elles deux et comme elle sait bien coudre. Le domestique est avec elles comme un fils. Elles l'ont recueilli depuis son enfance et il ne veut plus les quitter.

Elles nous ont demandé d'où nous venions. Alors nous leur avons parlé de notre pays. Elles ne connaissent pas le Welschland, mais elles aiment tous les soldats, d'où qu'ils viennent, parce qu'ils défendent la même patrie. Nous leur avons dit que nous avions défilé le matin devant le général. Elles trouvent que « der Uli » n'est pas tant beau, mais on a tous confiance en lui.

Nous avons allumé nos pipes et nous avons longtemps causé. Quand nos pipes se sont éteintes, nous sommes montés nous coucher dans les lits que les hôtesse nous avaient préparés. C'est sûr que nous les dérangions, mais elles n'ont jamais voulu en convenir. Elles avaient l'air contentes de se priver pour nous de leurs aides. Nous leur avons dit merci. Nous leur avons dit adieu.

Là où nous avons été fiers d'être Suisses, là

où nous avons senti la force des Confédérés, ce ne fut pas en voyant des milliers de soldats en tunique, ni en saluant le général, ni en passant devant les colonels très nombreux, ni en défilant dans les rues de Berne, remplies de monde ; ce fut à Oberrösch près d'Herzogenbuchsee, dans une petite ferme, auprès de deux vieilles femmes, d'une jeune fille et d'un valet.

Henri NEUF.

LA NAVIGATION SUR LE LAC DE GENÈVE

GRACE à l'obligeance de fidèles amis du *Conteur Vaudois*, nous sommes à même de publier ci-dessous tous les couplets de la fameuse chanson, dont le texte et la mélodie sont attribués à Louis Ruchonnet. En est-il vraiment l'auteur ? Peut-être quelque ancien « Helvétien » pourra-t-il nous le dire, et retracer, le cas échéant, les circonstances dans lesquelles fut improvisée cette amusante œuvre de jeunesse.

L'auteur met évidemment sa chanson dans la bouche d'un Genevois qui se fait du bon sang en cherchant à attraper l'accent vaudois ; cela se devine au « lac de Genève » du premier couplet, comme à cette arrivée « chez nos bourgeois de Berne », allusion à l'ancienne alliance entre Berne et Genève. Mais quelle abracadabrante navigation !

Ces huit couplets s'étant transmis oralement jusqu'ici, il en existe de multiples variantes. Nous reproduisons la version qu'on chante le plus communément.

Ajoutons qu'on bisse le second quatrain de chaque couplet et qu'après avoir répété au 8^{me} couplet la dernière ligne, on pousse un coup de sifflet.

Al-lons nous em-bar-quer sur le lac
de Ge-nè-ve, Al-lons nous em-bar-
quer, Fau-dra pas se ney-er. Car ce-lui-
là qui tom-be-rait dans l'on-de, Pour-
rait dire en tombant : A-dieu mes chers pa-rents !

(A chanter avec le bon accent vaudois.)

Allons nous embarquer sur le lac de Genève,
Allons nous embarquer,
Faudra pas se neyer.
Car celui-là qui tomberait dans l'onde,
Pourrait dire en tombant :
Adieu, mes chers parents ! } bis